

« *Déjà vous êtes émondés par la parole que je vous ai dite* » (Jean 15,3).

Après la dernière cène au Cénacle avec les apôtres, Jésus se dirige vers le Mont des Oliviers, accompagné des Onze, Judas Iscariote étant déjà parti, pour le trahir.

Moment dramatique et solennel. Jésus prononce un long discours d'adieu, donnant aux siens des paroles à ne pas oublier.

Ses apôtres sont juifs et connaissent les Écritures. Jésus évoque pour eux une image familière : le cep de vigne qui, dans les textes sacrés, représente le peuple juif, objet des attentions de Dieu, qui en est l'agriculteur empressé et plein d'expérience. Et c'est aussi Jésus¹ qui parle de lui-même comme de la vigne, qui transmet la sève vitale de l'amour du Père à ses disciples. Il leur faut donc surtout se préoccuper de rester uni à lui.

« *Déjà vous êtes émondés par la parole que je vous ai dite* »

Une façon de rester uni à Jésus est d'accueillir sa Parole. Elle permet à Dieu de pénétrer dans notre cœur pour le rendre « pur », c'est-à-dire débarrassé de tout égoïsme, apte à porter des fruits.

Le Père nous aime et sait mieux que nous ce qui nous rend légers, libres de cheminer sans le poids inutile d'attachements, de jugements négatifs, de la recherche effrénée du profit, sans vouloir nécessairement tout maîtriser. Dans notre cœur, il y a des aspirations et des projets positifs, mais il arrive qu'ils prennent la place de Dieu et nous fassent perdre l'élan généreux de la vie évangélique. Pour cette raison, Dieu intervient dans notre vie à travers les circonstances et permet même des expériences douloureuses, derrière lesquelles il y a toujours son regard d'amour.

Et le fruit savoureux que l'Évangile promet à ceux qui se laissent élaguer par l'amour de Dieu est la plénitude de la joie². Une joie particulière qui jaillit même au milieu des larmes et déborde du cœur, inondant le terrain alentour. C'est une petite anticipation de résurrection.

« *Déjà vous êtes émondés par la parole que je vous ai dite* »

La parole vécue nous pousse à rencontrer nos frères avec amour, en commençant par les plus proches : en famille, au travail et en tout lieu de vie. C'est une amitié qui devient réseau de relations positives et vise à la réalisation du commandement de l'amour réciproque, en construisant la fraternité.

Chiara Lubich, méditant cette phrase de l'évangile de Jean, écrivait : « *Comment vivre alors pour mériter nous aussi cet éloge de Jésus? En mettant en pratique chaque parole de Dieu, en nous en nourrissant instant par instant, en faisant de notre existence une œuvre de continuelle réévangélisation. Cela pour arriver à avoir les mêmes pensées et sentiments que Jésus, pour le revivre dans le monde, pour montrer à une société souvent engluée dans le mal et le péché la pureté divine, la transparence que donne l'Évangile.*

« *Puis au cours de ce mois, si c'est possible, c'est-à-dire si d'autres partagent nos intentions, cherchons à mettre en pratique, de façon particulière, la phrase qui exprime le commandement de l'amour réciproque. Pour l'évangéliste Jean [...], il y a en effet un lien entre cette phrase du Christ et le commandement nouveau. Selon lui, c'est dans l'amour réciproque que l'on vit la parole*

avec ses effets de purification, de sainteté, d'absence de péché, de fécondité, de rapprochement de Dieu. L'individu isolé est incapable de résister longtemps aux sollicitations du monde, alors que dans l'amour réciproque il trouve un milieu sain, capable de protéger son existence chrétienne authentique³. »

Letizia MAGRI et Commission Parole de vie

(1) Cf. Jn 15,1-2, (2) Cf. Jn 15,11, (3) Chiara LUBICH, *Parole de vie de mai 1982*, « Nouvelle Cité » 1982.

TEXTES DE CHIARA LUBICH ET DES FOCOLARI

Chiara LUBICH, *La Volonté de Dieu, mode d'emploi*, NC2011, pp. 36-37.

Joie de ciel

Faire la volonté de Dieu. Vouloir la volonté de Dieu!

Un religieux, qui ne voulait que la volonté de Dieu, faisait des miracles dès que l'on touchait ses vêtements. Un tel exemple nous confirme que nous ne deviendrons saints que dans cette volonté.

Hier, alors que je m'efforçais de faire la volonté de Dieu du moment présent, je me suis rendu compte qu'il fallait que je coupe avec décision ce qui appartient au passé et ce qui appartient encore à l'avenir, car ce n'est pas la volonté de Dieu du présent. Non pas seulement un renoncement implicite, mais un renoncement explicite, nécessaire pour me mettre dans la volonté de Dieu.

En vivant la volonté de Dieu dans le présent, bien installée en elle, après avoir émondé tout ce qui n'est pas volonté de Dieu, comme lorsque l'on émonde les arbres, j'ai éprouvé ou plutôt retrouvé une joie particulière. Je pense que c'est l'expérience d'une « joie de ciel », du « paradis anticipé », de la béatitude dont parlent les saints. C'est une joie entre terre et ciel, une joie qui nous fait dire à Jésus : « Assez! C'est trop! »

Et on a l'impression que la vie est brève, parce qu'une vie telle ne peut durer longtemps sur cette terre. C'est une joie qui ressemble beaucoup, me semble-t-il, à celle que nous connaissons au paradis, peut-être la même. Très pure, elle désaltère comme jamais. Pourtant, tout en étant désaltéré, on a encore soif.

Je pense que Jésus désire que je boive aujourd'hui encore de cette eau. Par conséquent : couper tout ce qui n'est pas volonté de Dieu. Même les « grosses branches ». Bien me placer dans la volonté de Dieu, être totalement présente, comme si rien d'autre n'existait au monde, comme si je n'étais née que pour cela.

Chiara Lubich, *Pensée et spiritualité*, NC 2003, pp. 75-76

Le chemin de l'unité

Celui qui s'engage sur la voie de l'unité s'engage en Jésus. Il s'efface pour vivre Jésus. Mieux, il n'a même pas à s'effacer, car il vit Jésus et ne peut faire qu'une chose à la fois.

Et celui qui vit Jésus est sur le Chemin par excellence et non pas sur un chemin. Sur le Chemin où les voies purgative, illuminative et unitive, ordonnées en trinité, s'unissent, se synthétisent dans l'un. En effet, celui qui vit Jésus est purifié et illuminé au point d'être la Lumière même.

Celui qui s'engage sur la voie de l'unité n'a pas de mal à escalader la montagne. Après un acte de violence initial et total, qui comprend la mort radicale du moi, l'anéantissement par amour de toute son humanité en Dieu – seul l'anéantissement est amour –, il se trouve au sommet de la montagne. Il n'est pas possible d'aller plus haut et il trouve là son repos : « Venez à moi, vous tous [...] et moi je vous donnerai le repos » (Mt 11,28). Il se met alors en marche le long des crêtes pour aller à Dieu, en recommençant sans cesse, de la même manière, s'il lui arrive de s'arrêter.

Celui qui vit l'unité vit en fils de Dieu dès le début. Il est parfait comme le Père est parfait, dès le début, comme Jésus enfant qui était parfait tout en étant enfant. Et sa croissance se faisait dans la manifestation. C'est comme pour un arbre, qui n'est pas plus parfait que la semence, car la semence contient déjà l'arbre. Pourtant, avec l'arbre, le contenu de la semence est plus manifeste.

L'Évangile ne parle pas vraiment d'escalade. Il dit plutôt : « Qui-conque met la main à la charrue, puis regarde en arrière... » (Lc 9,62). Il parle davantage de « se mettre à la suite », ce qui suppose un chemin mais avec un joug léger et facile à porter.

C'est comme un chemin le long d'un rayon de soleil. Le chemin est toujours soleil, mais l'intensité augmente d'autant plus qu'il approche du soleil. C'est pareil pour celui qui vit l'unité : il vit en faisant pénétrer son âme toujours davantage en Dieu. Il s'approche toujours davantage du Dieu qui vit en son cœur et du Dieu qui vit dans le cœur de ses frères.

Celui qui vit l'unité est déjà purifié et illuminé. Il est la pureté même, au sens le plus large du terme, et la lumière vivante.

En effet, celui qui vit l'unité est Évangile vivant et, en vivant Jésus, il vit ces trois paroles :

- Celui qui vit la Parole est déjà émondé,
 - Celui qui m'aime, je me manifesterai à lui,
 - Celui qui demeure en moi portera du fruit en abondance.
- Ce sont les trois voies, confondues en une seule, chacune avec la valeur des deux autres. Elles sont trois et ne sont qu'une. Pourtant elles ne sont pas trois seulement, car en elles il y a toutes les Paroles et donc tous les effets de l'Évangile.

M^{gr}. Hemmerle, *Dieu, l'Homme, les hommes*, NC1972, pp. 71-73.

La société, l'Église, Jésus-Christ

Que des chrétiens se rassemblent d'un vouloir conscient, au sein de la société ou dans des groupes plus restreints, famille, école, usine, mouvement culturel ou politique... s'ils font explicitement appel à la présence de Jésus au milieu d'eux, ils peuvent en être un signe particulièrement transparent. Jésus au milieu d'eux peut devenir pour les autres une sorte d'aimant. Pour que cela advienne, ils doivent avoir sans cesse à la pensée que Jésus n'est pas pour eux exclusivement; que Jésus est pour eux un don, mais un don destiné à tous. Il faut tout autant écarter l'exclusivisme jaloux que la propagande indiscreète. Le chrétien s'impose au contraire à l'égard du prochain une ouverture soucieuse de coopération dans le domaine matériel ou humain et préoccupée de l'existence de tous les hommes.

Que Jésus soit le centre de tous les rapports sociaux n'entraîne pas que le social et l'ecclésial soient ni confondus, ni même mélangés. Jusqu'à la fin des temps l'Église et la Cité ne peuvent s'identifier, car leurs fonctions restent distinctes. L'Église ni ne veut

ni ne peut empêcher les hommes de s'engager sous leur responsabilité dans des initiatives touchant le mode de vie, l'activité sociale, tout ce qui concourt à la satisfaction de leurs besoins, à la mise en œuvre de leurs talents, aux échanges économiques, politiques, culturels. L'Église est nécessairement mêlée aux affaires du temps, puisqu'elle vit dans le temps. Mais dans ces implications inévitables elle garde sa fonction spécifique : faire participer tous les hommes au salut dont Dieu a offert le message et le bienfait en Jésus-Christ, rassembler dans l'unité les hommes qui accueillent son offre et qui répondent à son appel.

Le contact inévitable entre l'Église et la Cité ne se limite pas à l'introduction dans la vie de l'Église de formes de vie sociale, ou inversement à l'animation dans la société de modes d'existence conçus par l'Église à partir de l'idée évangélique de participation et de communauté.

Le trait d'union essentiel entre l'Église et la société c'est Jésus lui-même, dont elles sont l'une et l'autre débitrices, en qui l'une et l'autre atteignent leur perfection. Pour ce qui regarde l'attitude du chrétien dans la société cela ne signifie absolument pas qu'il doive substituer au point de vue réaliste, naturel, fonctionnel, des actes de foi ou de religion. Cela signifie plutôt que celui qui a assumé à l'avance tout ce qui appartient à ce monde et à la société accueille et assume en tel moment de l'histoire toutes les nécessités matérielles ou fonctionnelles. Du fait que tous les rapports et tous les comportements humains trouvent leur place dans son amour, leur signification sur le plan matériel ou fonctionnel n'en souffre aucun détriment, bien mieux elle acquiert une meilleure explicitation : à cause même de cette référence à Jésus-Christ les relations de matérielles et passionnelles deviennent humaines et sociales, elles s'ouvrent en voies de communication vivante, en vie d'unité, en donation réciproque.

Cependant il ne suffit pas de se tourner vers le fondement unique, vers le terme commun qui est Jésus, en qui tout a été créé et racheté, pour en finir avec l'imbrication entre Église et société. Aujourd'hui une communion plus vaste montre de l'importance. C'est le même homme qui a sa place dans l'Église, dans la société, dans les divers secteurs où l'on vit en commun. Le péril qui menace aujourd'hui est celui de la dissociation intérieure de l'homme. Ses champs d'activité sont juxtaposés sans se compénétrer, et le même homme doit tenir plusieurs rôles différents et indépendants. Il devient étranger à lui-même s'il doit tour à tour être un autre personnage dans sa famille, dans sa profession, sur la scène politique, devant Dieu. Il ne suffit pas pour qu'un homme reste identique à lui-même qu'il conserve en ses avatars quotidiens la même physionomie individuelle. L'homme ne consiste pas uniquement dans sa physionomie individuelle. Il est lui-même dans le dépassement; il est à proprement parler celui qui n'est pas seulement pour soi, mais pour d'autres, pour les autres, pour tous les autres. Ceci confère une importance encore plus grande à l'orientation de tous les rapports sociaux vers cette personne unique, à laquelle nous revenons toujours, à Jésus en tant que centre. En effet quand, en tout domaine d'activité, quelqu'un tend indéfectiblement son effort vers un pôle unique, disons mieux : vers une personne unique, c'est pour lui l'assurance qu'il réalise pleinement l'unité en lui-même. C'est un contrecoup de l'aspect sociologique sur l'aspect anthropologique : l'unité avec les autres confère à l'individu l'unité de son être propre. Et à bon droit, car l'une comme l'autre sont marquées du sceau de l'authenticité dans une réalité unique : l'unité avec Dieu.